

C'EST **JEAN
ROGER**

MON
HOMME
OU LE
SEXE
DU
PÈRE



Jean Roger

C'est mon homme ou le
sexe du père

© Jean Roger, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3228-5

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Antoine est mort, le premier avril 2017, foudroyé par un cancer de la prostate, « imprévisible », déclara le médecin. Thérèse son épouse avoua le désarroi de celui-ci : « c'est la première fois que je rencontre un tel cas ».

Il est facile d'aligner un grand nombre de qualificatifs élogieux et dire que tous s'appliquent à mon ami, tout au moins à Antoine que j'ai connu et dont je pensais qu'il avait toujours été à peu près le même au cours de sa vie d'adulte. Généreux, bon, serviable, intelligent, etc, etc,etc, je ne vois pas lequel de ces qualificatifs et de bien d'autres, il me faudrait lui enlever. Je suis sûr de moi. Ni mon chagrin, ni le respect dû aux morts ne m'égareront. D'ailleurs, je ne dis pas qu'Antoine était parfait. Je dis qu'il était un homme équilibré, soucieux d'autrui, formant un joli couple avec Thérèse, ayant très bien élevé son fils, Hector. C'est déjà beaucoup et j'affirme que mon ami, Antoine, est un homme dont toute la vie fut conduite par toutes ces nombreuses qualités. Thérèse, il l'avait connue lorsqu'elle était lycéenne et ils n'eurent qu'un garçon. Je précise tout de suite, aussi loin que je remonte dans notre amitié, j'ai toujours regardé Thérèse comme une femme tellement féminine, qu'elle en portait tous les égards et tous les éloges.

Antoine a mené une carrière de professeur de philosophie. Notre première rencontre eut lieu dans une école. Cela n'a rien d'étonnant puisque moi-même, ancien inspecteur de l'Education nationale, j'étais souvent dans les écoles. Il avait été invité par une enseignante pour participer à ce qui s'appelle un débat à visée philosophique. Je me trouvais de passage dans cette école et je lui demandai si cela le dérangeait que j'assiste à son intervention. Je me gardais bien de lui dire que cette philosophie avec des mioches de cinq, huit ou même dix ans, sert de masque qui enrobe l'ignorance. Il se tira fort bien de toutes les difficultés pédagogiques propres à ce type d'exercices et, depuis ce jour, nous devînmes amis. Lui-même arrêta sa philosophie dans les petites classes, conscient que ce qui fait plaisir aux adultes et les réjouit, peut les aveugler et les empêcher de voir ce qu'est

un enfant. Il cita un philosophe, ce qu'il faisait parfois. Sur ce sujet, Rousseau vint à point : « *Examinez votre prétendu prodige. Tantôt il vous devance, et tantôt il reste immobile. Un instant vous diriez : c'est un génie et l'instant d'après : c'est un sot. Vous vous tromperiez toujours ; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, et retombe l'instant d'après dans son aire.* »

Nous prîmes l'habitude de nous rencontrer régulièrement pour des discussions, parfois un peu trop enfiévrées. Enfiévrées, tout au moins en ce qui me concerne, car Antoine défendait pied à pied, de façon raisonnable, ses convictions raisonnables. Un homme raisonnable. J'insiste sur ce mot, « raisonnable », car je ne l'ai connu que raisonnable alors qu'une partie de ma vie fut perturbée par le questionnement d'un doute à ce sujet. On dit souvent que raison et déraison sont très proches l'une de l'autre, que le plus sage est souvent le plus fou. N'essayons pas de trancher cette question sur un plan métaphysique. Je me suis simplement interrogé pour savoir si derrière le père, le mari, le professeur, le raisonnable, ne se cachait pas un autre Antoine, parfaitement déraisonnable.

— Antoine, bien franchement, comment peux-tu croire que l'enseignante, la directrice, le médecin scolaire, la psychologue, l'inspecteur, ne soient pas ébranlés par la souffrance d'un enfant pour lequel nous ne parvenons pas à trouver la moindre solution ? Nous avons eu un gosse de dix ans qui se mit à désinvestir les apprentissages. Plus rien ne l'intéressait. On a convoqué le père et la mère. Une mère un peu insignifiante qui faisait ce qu'elle pouvait pour son gosse. Le père, lui, venait d'avoir un bébé avec une troisième compagne et il avait déjà pris un peu de bon temps avec une deuxième compagne. Bon, il y a pire, il y a ceux que tu convoques et qui ne viennent jamais. Lui, il est venu. Il est venu avec la tête ailleurs, ses projets avec sa troisième compagne, ce bébé de quelques mois et puis, on l'oblige à revenir à la réalité avec cette tuile qui lui tombe sur la tête, ce gamin qui refuse d'apprendre. Il aimerait bien qu'il ne soit plus que son ex-gamin. Manque de pot pour lui, c'est toujours le sien. Il s'en voulait sans doute un peu, mais pas trop. Il payait la pension alimentaire. Il devait penser que son ex-première femme s'y prenait mal pour que leur fils soit comme ça. C'était une nouvelle fois de sa faute à elle si leur fils allait mal. Finalement, à bien y

réfléchir, il avait eu raison de la quitter. Nous les professionnels, nous lui avons demandé de regarder plus souvent le travail scolaire de son fils, bref de montrer à ce pauvre gosse qu'il avait bien un père. Il a dit oui. Il disait oui, à tout. Comme nous tous, il connaissait les devoirs du père envers son fils. Mais ça n'a rien changé. S'il y en a un qui n'était pas dupe, c'était bien son fils : papa ne m'aime pas, papa ne pense qu'au bébé !

Antoine écoute. Il ne met pas en doute mon histoire et me répond, comme d'habitude, toujours calmement :

— Tout comme moi, tu sais très bien que l'école de Condorcet et de Jules Ferry n'est pas là pour remplacer le père et la mère. Les seuls parents qu'elle puisse donner à ton gosse, c'est la réussite. Il comprendra un jour que l'école l'a aimé.

— Ça ressemble à du Finkielkraut, dit Thérèse.

Ou alors il prend du recul :

— La France a connu d'autres périodes troublées et pourquoi demain ne serait-elle pas en réussite ?

— Ça, me fait penser à du bleu, blanc, zèbre, dit Thérèse.

Comment trouver un réel défaut à mon ami, Antoine ? En tout cas, cela m'énervait. Il n'entendait que le pessimisme de mon inquiétude, quand j'entendais son optimisme de volonté et de raison. Le plus agaçant, c'est quand il me développait ses conceptions sur la paternité. Etre père aujourd'hui est devenu très difficile. Comment n'y aurait-il pas des soubresauts dans ce basculement qui fait passer du statut de chef de famille à celui de conjoint ?

Un jour, je lui avais balancé :

— Ces gosses dont ils ne s'occupent pas, c'est bien avec leur queue qu'ils les ont faits ?

Antoine s'était contenté de sourire et il y était allé de son petit

commentaire.

— D’habitude je te sors du Locke ou du Rousseau. Je crois que je te convainrais plus avec un exemple. Le sens de la responsabilité est toujours la bonne direction à prendre, mais ne cherche pas un coupable. J’avais un ami, un garçon très agréable dont j’ai bien connu le père. Je ne sais pas ce qui s’est passé entre eux. Un fils sensible et intelligent, un père responsable. À l’arrivée, entre eux, une haine incurable, d’autant plus que le père est décédé maintenant.

— Oh là ! Dit Thérèse, je parie que tu parles de Thomas. Son père a dû commettre pas mal d’erreurs dans son éducation

— Bien sûr, mais voyant la mort arriver, il a cherché une réconciliation. Je connais une partie de son histoire secrète par son auxiliaire de vie. Il voulait laisser à son fils des assurances vie, lui laisser un signe très concret de la valeur qu’il avait à ses yeux. Sa nouvelle compagne a eu le dessus et a refusé. En tout cas, il était trop tard. Quand sa maladie s’est définitivement installée – une sale maladie où tout le corps et la parole se pétrifient -, le corps ne suivait plus l’esprit, et ce que son père voulait dire, ne fut jamais dit.

— As-tu pensé à interroger Freud comme tu le fais habituellement ? Demandai-je, même si ce Thomas était pour moi un inconnu.

— Oui, et comme toujours, ce n’est pas très clair. Première réponse : le père en veut à son fils de ne pas réaliser ses rêves de père. Deuxième réponse : le fils a de la haine pour son père parce qu’il ne réalise pas les rêves du père.

— Son père, il rêvait à quel destin pour Thomas ? Demanda Thérèse.

— Rien de particulier. De brillantes études, une brillante carrière, une vie heureuse. Ce à quoi rêvent tous les pères. Un fils qui irait plus loin que lui, qui le prolonge, qui conforterait son orgueil de père.

— Qui le ressuscite sur ses vieux jours, dis-je un brin moqueur.

— Remarque, dit Antoine, entre nous, Thomas l’a bien ressuscité, en

multipliant par dix les assurances vie perdues. Thomas ! Un sacré malin en affaires !

— Et Thomas, il haïssait comment ? Interrogea Thérèse.

— Il haïssait comme tous les fils qui haïssent. Nous regardions une retransmission de l'appel du 18 juin. Il faut dire que son père était un farouche gaulliste. Et voilà qu'il se lâche : « un salaud comme ça, la cour martiale et le peloton d'exécution, voilà tout ce qu'il mérite ! »

— Je comprends, dis-je. Bon, tous les enfants ne sont pas comme ton révolté qui veut flinguer le père, ou s'ils le flinguent, ce n'est pas de façon aussi directe que celle de ton révolté.

— C'est vrai, on peut le flinguer en le dépassant par la réussite. Dans le cas de Thomas, ce fut une haine inexplicable et impénétrable. Je parle de l'époque étudiante où tu ne le connaissais pas encore, Thérèse. D'ailleurs, je ne l'ai jamais entendu dire « papa » ou « mon père » ; quand il parlait de lui, il disait toujours, « le vieux » et quand il parlait de ses parents, il disait toujours, « les vieux ».

— Pauvre Thomas, dit Thérèse.

— Tu es sérieuse quand tu dis ça ? Interrogea Antoine.

— Tout à fait.

— D'accord Thérèse, admit Antoine, tu as raison.

Quand je traverse ce quartier populaire de notre ville où se trouve le lycée où enseignait Antoine, je suis nostalgique pour deux. J'ai toujours l'impression que nous ne pouvons échapper l'un à l'autre. Deux écoles de mon ancienne circonscription jouxtent son lycée. Mon pas se ralentit pour laisser défiler dans mes souvenirs les images qui reviennent. Sur les murs des écoles, des fresques murales, peintes à l'époque où j'étais en activité, croient participer à l'apprentissage du processus créatif chez l'enfant ; ou alors elles jouent aux fleurs vivantes dans un quartier tout en béton. Les

grands immeubles gris, que plus personne ne mesure du regard, écrasent la cité au lieu de côtoyer le ciel. Des jeunes passent avec leur capuche sur la tête et leur dégainent en berne. Si je me promène le soir, je croise des adultes pressés dont je me dis que certains d'entre eux, ont été les élèves d'Antoine.

Chaque année, à la sortie des quatre heures de philosophie, la première épreuve du baccalauréat, Antoine les attendait toujours, juste à côté des panneaux d'affichage. Les premiers qui sortent avant la fin du temps imparti, ont peu de chance d'avoir réussi leur épreuve.

— Alors Kévin, qu'avez-vous choisi ?

— La dissertation, Monsieur.

— Le sujet n'était pas facile.

— Oui, mais il y a une semaine, j'ai vu un film à la télé sur le même thème et je n'arrêtais pas d'avoir des idées. J'ai noirci trois pages.

— Tant mieux, Kévin. Bon courage pour la suite.

C'est tout un petit cercle de ses élèves qui entourait Antoine :

— Surtout, n'allez pas sur internet voir le corrigé ! Mobilisez-vous pour la suite !

Lors de nos discussions à trois ou avec des amis communs, Antoine commentait :

— C'est incroyable combien les élèves se leurrent sur ce qu'ils font, particulièrement les mauvais élèves. Ils sont incapables de se juger et d'analyser leur travail. Ou alors, certains croient au miracle, au prof qui ne regarderait que les quelques idées intéressantes et qui oublierait les fautes de raisonnement. Bon, ce sont tout de même mes élèves. Il reste toutes les autres épreuves et il est important de les encourager.

— Sans les leurrer ! Ne pus-je m'empêcher d'ajouter.

Quand il faut évoquer mon ami Antoine, aujourd'hui décédé, j'aurais toujours un certain regret, celui de n'avoir pas écouté suffisamment sa maman, lorsqu'elle échangeait avec Giulietta, la maman de Thérèse. Elles s'étaient retrouvées veuves très tôt toutes les deux, surtout Pauline, la maman d'Antoine. Son mari, militaire de carrière, avait sauté sur une mine en Algérie, quelques mois avant le cessez-le-feu. J'essaie parfois de retrouver ce qui s'était dit autour de cette table, pendant ce repas de famille où j'avais été invité en tant qu'ami le plus proche. Notre mémoire est pleine de caprices ; elle efface et elle garde à sa guise ; mais ce qu'elle garde a toute son importance.

Depuis un bon moment, les deux amies échangeaient entre elles au sujet des enfants sans que personne n'écoutât vraiment. Sans doute parce qu'elle se mit à parler plus fort ou alors peut-être parce que les premiers mots sollicitèrent différemment mon oreille, j'entendis les propos de Giulietta et ma mémoire ne les effaça pas :

— Dans notre paroisse, nous avons un prêtre qui nous vient du Congo. Le deuxième dimanche de l'Avent, il nous parla de la maternité de Marie : « Vous savez, une maman qui attend un bébé dans son ventre, elle sait qu'il ne faut pas fumer, elle sait que c'est pas bon pour son bébé. Une maman qui attend un bébé dans son ventre, elle sait qu'il ne faut pas qu'elle mange trop de sucreries, elle sait que c'est pas bon pour son bébé. Une maman qui attend un bébé dans son ventre, elle sait qu'il ne faut pas boire d'alcool, elle sait que c'est pas bon pour son bébé. Une maman qui attend un bébé dans son ventre, elle sait qu'il ne faut pas qu'elle écoute tous les commérages, elle sait que c'est pas bon pour son bébé ».

Giulietta cessa de parler. Pauline, qui buvait ses paroles, ajouta immédiatement :

— Tu as oublié la dernière phrase que tu m'as rapportée : « Une maman qui attend un bébé dans son ventre, elle sait qu'il ne faut pas qu'elle écoute les commérages qui lui courent dans la tête, elle sait que c'est très mauvais pour son bébé ».